




La
Criée
SAISON
19/20

Théâtre répertoire

Un instant

**4 > 6
juin**

D'après *À la recherche du temps perdu*
de **Marcel Proust** Mise en scène,
lumière, scénographie **Jean Bellorini**

« *Car aux troubles de la mémoire, sont liées les intermittences du cœur* » écrit Marcel Proust.

Hugo, Dostoïevski, Rabelais, Pouchkine, Jean Bellorini sait superbement mettre en scène les plus belles langues de notre littérature. Avec *Un instant*, nous pénétrons dans la cathédrale proustienne pour une promenade dans les fondations de la mémoire. Poétique, intime et universel.

Coproduction **La Criée**

62

Théâtre répertoire

Un instant

D'après *À la recherche du temps perdu* de **Marcel Proust**
Mise en scène, lumière, scénographie **Jean Bellorini**

Tarif B de 9 à 25 € – Grand Théâtre – Jeu, Ven, Sam 20h – Durée 1h45

Des quelques trois mille pages qui composent *À la recherche du temps perdu*, écrites entre 1906 et 1922, portées par un style incomparable, Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière conservent les passages de l'enfance fragile de l'auteur auprès de sa mère et la relation tendre et profonde avec sa grand-mère, jusqu'à la mort de celle-ci. Sur le plateau, avec une délicatesse infinie, les souvenirs s'entremêlent avec le passé de la comédienne Hélène Patarot. Dans un décor à la fois sobre et somptueux, un moment d'intimité partagé qui résonne au plus profond de nos cœurs et font surgir tel un écho vibrant nos propres souvenirs dans une communion d'âmes.

Un spectacle que La Criée est heureuse de reprendre après son succès la saison dernière.

Adaptation **Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot** Costumes
Macha Makeieff Création sonore **Sébastien Trouvé** Perruque **Cécile Kretschmar**

Avec **Hélène Patarot, Camille de La Guillonnière, Jérémy Péret**

Coproduction **La Criée**

Production Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis / Coproduction Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, TKM Théâtre Kléber-Méleau, Renens, Théâtre de Caen, La Criée Théâtre National de Marseille

++ AVANT-SCÈNE Vendredi 5 juin à 19h15 avec Jean Bellorini (sous réserve) et Jean-Marc Quaranta, Maître de conférences en littérature française du XX^e, dans le cadre des Rencontres de la Maison du Théâtre d'AMU **+ MASTERCLASS** avec Jean Bellorini (sous réserve).

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com

>> Codes accès espace pro :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au
samedi de 12h à 18h ou par
téléphone au **04 91 54 70 54**

Vente et abonnement
en ligne sur
www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Julie Nancy-Ayache 04 96 17 80 30
j.nancy-ayache@theatre-lacriee.com

Laura Abecassis 04 96 17 80 21
l.abecassis@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes
Bianca Altazin 04 96 17 80 20
b.altazin@theatre-lacriee.com

« *J'aurais voulu faire constater aux sceptiques que la mort est une maladie dont on revient.* »

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*

Un instant

Après s'être attaqué à l'ultime roman de Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Jean Bellorini reprend son exploration de chefs-d'œuvre de la littérature.

Hélène Patarot, complice de Peter Brook, et Camille de La Guillonnière, acteur fétiche de Jean Bellorini, recomposent les grands duos proustiens : ceux de l'enfance, d'abord – le narrateur et sa mère, celui-ci et sa grand-mère, puis celui, plus tardif, du *Temps retrouvé* : l'auteur Marcel Proust et sa gouvernante, Céleste Albaret, avec qui il rassemble *À la recherche du temps perdu*.

La plongée dans l'œuvre est profonde : on y sonde le Proust métaphysique plutôt que le dandy mondain. Ce faisant, interrogeant les mécanismes de la mémoire, les interprètes insufflent des passages empruntés à leur propre histoire. Mêlant le réel et l'invention, ils cherchent à saisir cette coïncidence d'où jaillit le souvenir, comme un écho puissant du passé, cristallisé dans la matérialité d'un objet et dans l'évanescence d'un instant.

Entretien avec Jean Bellorini

Vous choisissez d'adapter *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust pour deux acteurs. Quels liens entretiennent-ils ?

Cette création se fonde sur mon obsession de comprendre, par un examen presque clinique du cerveau, le mécanisme qui mène l'artiste à la mise en récit. Pourquoi Proust décide-t-il, à un moment de sa vie, de s'enfermer pour écrire ce livre ? Quelles conditions intérieures suscitent un tel geste ? *La Recherche* est le texte qui correspond non seulement à cette quête personnelle mais qui en soulève les questions exactes, déploie les rouages qui mènent d'un vécu à une œuvre, d'un souvenir à sa mise en art. Il me semblait que dans ce rapport, les trois grands axes à creuser étaient l'enfance, le deuil et le surgissement de la mémoire. Et ces grands pans de la Recherche correspondent à trois grands duos proustiens : le narrateur et Françoise ; le narrateur et sa grand-mère ; Marcel Proust et Céleste.

Notre hypothèse de départ était la situation d'un médecin face à un patient qui ne se souvient de rien et à qui il propose un effort de restitution. Au début du travail, j'avais donc l'intuition d'un duo où l'un aiderait l'autre à l'ouverture des tiroirs de sa mémoire.

Ce qui était incroyable, c'est que ce médecin, qui était initialement plutôt Hélène Patarot, répondait de plus en plus par son propre récit de vie. Le rapport s'est inversé. Aujourd'hui, le malade, ce serait Hélène.

Proust, s'il y a un Proust, est plutôt le visiteur qui vient analyser comment elle se souvient, peut-être pour écrire lui-même et pour comprendre mieux son propre rapport à la mémoire et à l'adéquation – ou l'inadéquation – entre récit et souvenirs, pour mesurer la transposition totale qu'opère la mémoire pour passer de réalité à récit.

Le récit de ce Proust « visiteur » serait-il donc un tremplin à la mémoire de l'autre ?

Exactement. L'évidence première à la lecture de Proust serait qu'il livre une auto-analyse, en tout cas une parole qui serait plutôt du côté de l'analysant. Mais notre travail a révélé que *la Recherche* revêt aussi une valeur cathartique : comme toute grande œuvre, elle a un pouvoir d'appel plus encore que de miroir. Celui qui s'y confronte non seulement y reconnaît des sensations vécues mais voit ressurgir sa propre mémoire.

Notre visiteur, Camille de La Guillonnière, viendrait donc voir Hélène Patarot comme pour lui dire : « Je vais vous aider à vous raconter. » Et au fur et à mesure, effectivement, Hélène raconte les épisodes de son enfance. Les deux récits de vie se croisent peu à peu par correspondance.

Dans un cadre tout différent, à Combray, le visiteur a été envahi d'impressions identiques. Il peut lui répondre : « Vous me racontez le moment où vous franchissez la passerelle pour prendre le bateau pour quitter votre pays. J'ai exactement la même impression quand je me souviens "qu'il me fallut monter chaque marche de l'escalier, comme dit l'expression populaire, à « contrecœur », montant contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donner licence de me suivre."

Voilà comme ils dialoguent ; Camille ne parlant qu'avec les mots de Proust et Hélène ne parlant, au début, qu'avec ses propres mots. Toute la beauté étant, quand cette alternance se trouble, de comprendre ensemble que la parole de Proust peut se substituer à une autre pourtant intime, authentique. Lorsqu'elle raconte par exemple l'amour qu'elle a eu pour sa grand-mère, nous sommes convaincus qu'elle le fait avec ses mots.

Le principe du spectacle est évidemment qu'on ne sache plus de qui viennent les mots pour exprimer des sensations retrouvées – et partagées.

Pourquoi vous en être résolument tenus à des passages sur l'enfance du narrateur ?

Camille de La Guillonnière et moi désirions écarter le côté mondain, que représentent majoritairement les adaptations théâtrales, cinématographiques ou télévisuelles de la *Recherche*, comme si elles ne pouvaient pas être métaphysiques, alors que c'est précisément le Proust philosophique qui m'intéresse.

Qu'est-ce que le théâtre ? C'est ce qui apparaît de manière invisible dans une certitude commune, partagée entre les acteurs et les spectateurs. Le souvenir est du même ordre. Et l'écriture, pour Proust, aussi.

Qu'est-ce que le souvenir sinon un choc entre une réalité dépassée et un fantasme au présent ? Le souvenir exprimé se trouve au milieu, à l'endroit de cette rencontre, de ce choc. Ce n'est pas forcément malhonnête, même s'il faut souvent mener une enquête, pour savoir ce qui nous constitue vraiment, pour départager le réel de l'invention.

L'acteur produit un travail similaire. Le chemin qu'il parcourt pour jouer un personnage lui fait atteindre un point de jonction similaire à celui que le souvenir et le présent composent pour devenir récit. Choisir ces mots de Proust permet d'aller droit à cette percussion entre le passé – l'enfance – et la reconnaissance de ses traces dans le présent.

L'instant que désigne votre titre serait-il celui de la conjonction entre réalité et fantasme qui crée le souvenir ?

C'est d'abord un clin d'œil évident à la longueur de l'œuvre mais aussi à la longueur de l'existence qui se condense tout entière, en un instant, dans la coïncidence inattendue d'où jaillit le souvenir ; coïncidence entre ce qui nous entoure présentement, matériellement, et un détail de notre passé. C'est la madeleine mais c'est un tas d'autres choses : les souliers, les trois petits coups frappés sur une cloison pour se parler d'une chambre à l'autre... qui font rejaillir une enfance, un amour, une mort ; qui font naître leur récit et permettent leur deuil.

Le rapport de Proust aux objets relève de l'animisme. Il y a de la sorcellerie dans ses façons de faire correspondre un objet à une personne, d'y voir cristallisée une telle part de vie. Lui parle de métempsychose. Les objets sont les contenants sacrés de sa propre présence au monde.

La question permanente est : qu'est-ce qui est contenu dans quoi ? Dans un objet, un livre, dans une odeur, dans un goût, une couleur, il peut y avoir tant de choses. Et dans un être humain, c'est infini. Cette conception est profondément théâtrale. C'est le principe même de la poésie ; est poétique ce qui fait puissamment écho à un jadis – un état ou un monde absents.

Lui, tente d'analyser, de comprendre les conditions et la portée de cette résonance. La perversité magnifique de cet homme, c'est la complaisance qu'il entretient avec la souffrance que lui procure le souvenir. Quand il parvient à faire le deuil de sa grand-mère, quand sa mort lui apparaît réellement, il souffre infiniment mais c'est cette réalisation qui lui plaît, c'est cet instant qui le rend le plus vivant, c'est cette condensation, même douloureuse, qui est le but de son œuvre, donc de sa vie.

Les objets prennent-ils donc une grande part à votre scénographie ?

Il y a très peu d'objets. Nous sommes dans un espace à plusieurs niveaux. Il y a deux pièces, la petite chambre dans la grande salle des fêtes fermée. La petite, réservée à Camille, est un refuge, tapissé de liège pour qu'on n'y entende aucun bruit – suivant la description incroyable de l'endroit confiné où Proust a vraiment passé ses dernières années à écrire. Il y a l'obsession de l'empilement et de l'entassement. Je voulais que la folie de Proust soit présente sur scène par une obsession matérielle. Proust aurait pu véritablement passer du temps dans cet endroit sans vie mais non sans âme. Il pourrait être dans ce cimetière de chaises à essayer de comprendre qui il était.

Le narrateur mène cette enquête dans un moment où il est beaucoup moins conscient. Le souvenir et sa recherche le placent – il le dit lui-même – « en dehors du temps ». C'est d'ailleurs pourquoi la présence de la nuit est très forte.

L'écriture surgit dans un demi-sommeil, comme la mémoire. C'est à ce moment-là qu'on se sent le plus proche d'une vérité ou d'un souvenir : quand on ne sait pas si on le vit ou si on le rêve. Le théâtre est un lieu d'apparition, comme la chambre, comme la nuit.

Les deux récits d'existence qui se rejoignent dans notre spectacle, celui d'Hélène et celui du narrateur, le font sur le terrain de l'exil, au sens strict de départ forcé d'un pays – en l'occurrence, des pays de l'enfance. Mais ils surgissent aussi du lieu d'exil nécessaire, volontaire que chacun, et les spectateurs avec eux, se ménagent pour écrire, pour se souvenir, pour retrouver et voir surgir en soi cette part perdue.

Propos recueillis par Marion Canelas, 2018

À la recherche du temps perdu [extrait]

« Quand j'irais me mettre sur le chemin de ma mère au moment où elle monterait se coucher, et qu'elle verrait que j'étais resté levé pour lui redire bonsoir dans le couloir, on ne me laisserait plus rester à la maison, on me mettrait au collège le lendemain, c'était certain. Eh bien ! dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j'aimerais encore mieux cela. Ce que je voulais maintenant c'était maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin. J'entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann ; et quand le grelot de la porte m'eut averti qu'il venait de partir. J'allai sans bruit dans le couloir ; mon cœur battait si fort que j'avais de la peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d'anxiété, mais d'épouvante et de joie. Je vis dans la cage de l'escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même, je m'élançai. À la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère, elle ne me disait même pas un mot, et en effet pour bien moins que cela on ne m'adressait plus la parole pendant plusieurs jours. Mais elle entendit mon père qui montait du cabinet de toilette où il était allé se déshabiller, et, pour éviter la scène qu'il me ferait, elle me dit d'une voix entrecoupée par la colère : « Sauve-toi, sauve-toi, qu'au moins ton père ne t'ait vu ainsi attendant comme un fou ! » Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s'élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son approche comme d'un moyen de chantage et espérant que maman, pour éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser, allait me dire : « Rentre dans ta chambre, je vais venir. » Il était trop tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir, je murmurai ces mots que personne n'entendit : « Je suis perdu ! » Il n'en fut pas ainsi. Mon père me regarda un instant d'un air étonné et fâché, puis dès que maman lui eut expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit :

« Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. »

— « Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... »

— « Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher. »

On ne pouvait pas remercier mon père ; on l'eût agacé par ce qu'il appelait des sensibleries. Je restai sans oser faire un mouvement ; il était encore devant nous, grand, dans sa robe de nuit blanche sous le cachemire de l'Inde violet et rose qu'il nouait autour de sa tête depuis qu'il avait des névralgies. Maman resta cette nuit-là dans ma chambre et, comme pour ne gâter d'aucun remords ces heures si différentes de ce que j'avais eu le droit d'espérer, quand Françoise, comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en voyant maman assise près de moi, qui me tenait la main et me laissait pleurer sans me gronder, lui demanda : « Mais Madame, qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi ? » maman lui répondit : « Mais il ne sait pas lui-même, Françoise, il est énérvé ; préparez-moi vite le grand lit et montez vous coucher. » Ainsi, pour la première

fois, ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable mais comme un mal involontaire qu'on venait de reconnaître officiellement, comme un état nerveux dont je n'étais pas responsable ; j'avais le soulagement de n'avoir plus à mêler de scrupules à l'amertume de mes larmes, je pouvais pleurer sans péché. Il y a bien des années de cela. La muraille de l'escalier où je vis monter le reflet de sa bougie n'existe plus depuis longtemps. En moi aussi bien des choses ont été détruites que je croyais devoir durer toujours, et de nouvelles se sont édifiées, donnant naissance à des peines et à des joies nouvelles que je n'aurais pu prévoir alors, de même que les anciennes me sont devenues difficiles à comprendre. Il y a bien longtemps aussi que mon père a cessé de pouvoir dire à maman : « Va avec le petit. » La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir, si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité ils n'ont jamais cessé ; et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvents que couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir. »

« Et si la madeleine était un macaron »

Article publié dans *Le Monde science et techno*, le 23 mai 2016, par Angela Sirigu, neuroscientifique, directrice de l'Institut de science cognitive Marc-Jeannerod, département neuroscience (CNRS-université Lyon-I)

La mémoire est le fil conducteur de notre existence et de notre identité. Mais jusqu'à quel point nos souvenirs sont-ils fidèles à la réalité ? Nous avons le plus souvent et de bonne foi le sentiment très net que ce qu'on sait avoir vu ou entendu est une copie conforme des événements vécus. Cette conviction est pourtant contredite par des décennies de recherche en psychologie montrant que le souvenir d'un événement n'est pas un duplicata, mais plutôt une adaptation, une recombinaison, et parfois une transformation radicale de l'original. Si cela n'a que des conséquences limitées dans la vie quotidienne, il en va tout autrement lorsque la vérité doit être établie par un tribunal de justice.

Elizabeth Loftus, de l'université de Californie à Irvine, a consacré sa carrière scientifique à mettre en évidence la faillibilité de la mémoire humaine et a œuvré pour que le système judiciaire reconnaisse ce facteur comme source de variabilité dans la reconstitution des faits. Elle a mené de nombreuses études sur la susceptibilité d'un souvenir à la réélaboration. Dans l'une de celles-ci, elle a fait visionner à des sujets la vidéo d'un accident entre deux voitures. Une semaine après, lors d'un test de rappel, certains sujets sont invités à évoquer un détail à partir de la phrase d'amorçage « lorsque les deux voitures se percutent... », et d'autres avec « lorsque les deux voitures se touchent... ». À la question de savoir si une vitre avait été cassée, seuls les sujets du premier groupe affirment – sans hésiter – la présence de cet élément pourtant absent de la vidéo.

Cet « effet de mésinformation », selon les termes de Loftus, révèle qu'il est facile d'enrichir notre mémoire de détails fictifs.

D'autres études ont montré que la simple suggestion d'imaginer un épisode « pouvant avoir eu lieu » durant l'enfance augmente la probabilité que celui-ci soit rapporté une semaine plus tard comme réellement vécu. C'est ainsi que des étudiants britanniques ont témoigné avoir subi le prélèvement d'un morceau de peau de leur petit doigt (une pratique qui, fort heureusement, n'a jamais eu cours en Grande-Bretagne !), l'enrichissant de détails comme la mauvaise odeur du lieu et la présence d'une infirmière.

Roberto Cabeza, de l'université de Duke (Durham, Caroline de Nord), a tenté de déterminer si l'hippocampe – structure du lobe temporal sans laquelle le stockage et le rappel des événements ne seraient pas possibles – encode de la même manière vrais et faux souvenirs, en faisant apprendre à des sujets une liste de mots puis en les soumettant à un test de reconnaissance durant l'examen de leur cerveau par IRM fonctionnelle. Pour chaque mot « reconnu », le sujet devait indiquer son degré de confiance dans le rappel.

Les résultats ont montré qu'à degré de certitude égal, le rappel de mots présents dans la liste activait les régions temporales alors que les faux rappels activaient plutôt les régions fronto-pariétales. Ainsi, certaines régions de notre cerveau distinguent le réel de la fiction sans pour autant que nous ayons accès à cette information. Pour Cabeza, cette différence d'activation ramène d'une part à un processus mnésique engagé lors de l'encodage des mots vrais, et de l'autre à un processus de familiarité où les intrus sont devenus réels.

Mémoire, imagination, familiarité, voilà quelques ingrédients que notre conscience peine parfois à distinguer, mais qui se marient merveilleusement dans quelques miettes de madeleine imbibées de thé.

Marcel Proust (1871-1922)

Marcel Proust naît à Paris le 10 juillet 1871 dans le seizième arrondissement, d'un père professeur agrégé de médecine et d'une mère, fille d'un riche agent de change. Marcel Proust est un enfant sensible, à la santé fragile. Il adore sa mère et dès son jeune âge, se montre très sociable. En 1881, il entre au lycée Condorcet, où malgré ses soucis de santé, il obtient de brillants résultats. Il poursuit ensuite ses études à la faculté de droit et à l'École libre des Sciences Politiques. Il commence alors à fréquenter les salons littéraires et collabore à la petite revue *Le Banquet*. Le deuil de sa mère, morte en 1905, l'affectera pendant plusieurs années. En 1906, Marcel Proust s'installe boulevard Haussmann, dans un appartement tapissé de liège et hermétiquement clos, d'où il espère se couper du monde.

Proust se consacre ensuite exclusivement à son œuvre. Il conçoit le projet de faire revivre les jours enfuis dans son ouvrage *À la recherche du temps perdu* et commence à en rédiger la première partie, *Du côté de chez Swann*. Il travaille la nuit, se repose le jour et reste enfermé chez lui. Quelques extraits paraissent dans *Le Figaro*, mais ce premier volume ne trouve pas d'éditeur. Il sera notamment refusé chez Gallimard par André Gide qui se le reprochera longtemps. Finalement, Marcel Proust fait paraître *Du côté de chez Swann*, à compte d'auteur, chez Bernard Grasset en 1913.

La guerre empêche Proust de publier la suite de son premier volume et il faut attendre 1919 pour que paraisse à la NRF, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui obtient cette année-là le prix Goncourt. Les années suivantes il publie les deux premiers tomes du *Côté de Guermantes* ainsi que la première partie de *Sodome et Gomorrhe*.

Épuisé, Marcel Proust meurt d'une pneumonie le 18 novembre 1922. Avant de mourir, il demande à Jacques Rivière et à son frère de publier le reste de son œuvre. *La Prisonnière* paraît en 1923, *Albertine disparue* en 1925 et *Le Temps retrouvé* en 1927.

Jean Bellorini – Mise en scène

Jean Bellorini se forme comme comédien à l'école Claude Mathieu. Au sein de la Compagnie Air de Lune, qu'il crée en 2001, il met en scène : *Un violon sur le toit* de Jerry Bock et Joseph Stein, *La Mouette* d'Anton Tchekhov (création au Théâtre du Soleil, Festival Premiers Pas, 2003), *Yerma* de Federico García Lorca (création au Théâtre du Soleil en 2004), *L'Opérette*, un acte de *l'Opérette imaginaire* de Valère Novarina (création au Théâtre de la Cité Internationale en 2008).

En 2010, il reprend *Tempête sous un crâne*, spectacle en deux époques d'après *Les Misérables* de Victor Hugo au Théâtre du Soleil. En 2012 il met en scène *Paroles gelées*, d'après l'œuvre de François Rabelais, puis en 2013 *Liliom ou La Vie et la Mort d'un vaurien* de Ferenc Molnár, au Printemps des Comédiens (Montpellier). En 2013, *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht est créée au Théâtre national de Toulouse.

Il reçoit en 2014 les Molières de la mise en scène et du meilleur spectacle du théâtre public pour *Paroles gelées* et *La Bonne Âme du Se-Tchouan*.

En janvier 2014, il est nommé à la direction du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. Il s'entoure d'artistes complices et de sa troupe pour y développer trois axes forts : la création, la transmission et le travail d'action artistique sur le territoire.

Dans cet esprit, il a engagé dès *La Bonne Âme du Se-Tchouan* une collaboration artistique avec Macha Makeïeff qui se construit dans le dialogue, le temps et la complémentarité : elle signe les costumes de ses spectacles, il signe les lumières des siens.

En novembre 2014, il met en scène *Cupidon est malade*, texte de Pauline Sales pour le jeune public.

En janvier 2015 au TGP, il crée *Un fils de notre temps*, d'après le roman d'Ödön von Horváth. Le spectacle tournera plus d'une centaine de fois, dans des salles de spectacle ou des lieux non dédiés (lycées, maisons de quartier, etc.).

En juillet 2016, il crée *Karamazov* d'après le roman de Fédor Dostoïevski au Festival d'Avignon (nommé pour le Molière du spectacle de théâtre public 2017). Il reprend *Liliom*, *Tempête sous un crâne*, *Paroles gelées* au fil des saisons du TGP, créant ainsi un répertoire vivant, suscitant la venue de nouveaux spectateurs.

Il crée la Troupe éphémère, composée d'une vingtaine de jeunes amateurs âgés de 13 à 20 ans, habitant Saint-Denis et ses environs. Le projet, né du désir de s'engager durablement auprès du public adolescent, fait l'objet de répétitions tout au long de l'année pour parvenir à la création d'un spectacle dans la grande salle du Théâtre.

En mai 2015, il met en scène *Moi je voudrais la mer* d'après des textes poétiques de Jean-Pierre Siméon.

En mai 2016, il met en scène *Antigone* de Sophocle. En avril 2017, il met en scène *1793, on fermera les mansardes, on en fera des jardins suspendus !*, d'après 1793, *La Cité révolutionnaire est de ce monde*, écriture collective du Théâtre du Soleil. Ce spectacle est invité par Ariane Mnouchkine au théâtre du Soleil pour une représentation exceptionnelle le 30 juin 2018. En 2018, en collaboration avec le chorégraphe Thierry Thieû Niang, et pendant une période plus courte, il met en scène vingt-quatre jeunes amateurs dans *Les Sonnets* de William Shakespeare. Parallèlement à son travail à Saint-Denis, il développe une activité avec des ensembles internationaux, en veillant à ce que les productions qu'il met en scène soient présentées dans son théâtre dionysien.

En février 2016, Il crée au Berliner Ensemble *Der Selbstmörder (Le Suicidé)* de Nicolaï Erdman. En décembre 2017, il met en scène la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg dans *Kroum* de Hanokh Levin.

Il est également invité à réaliser des mises en scène pour l'opéra. En octobre 2016, il met en scène *La Cenerentola* de Gioachino Rossini à l'Opéra de Lille. En juin 2017, il crée la mise en espace d'*Orfeo* de Claudio Monteverdi au Festival de Saint-Denis et en juillet 2017 *Erismena* de Francesco Cavalli au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence. Pour ces deux nouvelles créations, il collabore à nouveau avec Leonardo García Alarcón, chef d'orchestre qu'il avait rencontré en juin 2015 autour de *La Dernière Nuit*, une création originale autour de l'anniversaire de la mort de Louis XIV, au Festival de Saint-Denis. En octobre 2018, il met en scène *Rodelinda* de Georg Friedrich Haendel à l'Opéra de Lille.

Enfin, il réalise en 2016, avec les acteurs de sa troupe, un parcours sonore à partir de textes de Peter Handke, pour l'exposition *Habiter le campement*, produite par la Cité de l'architecture et du patrimoine.

En 2018, au Grand Palais, il participe avec certains membres de la Troupe éphémère à l'exposition *Éblouissante Venise*, dont le commissariat artistique est assuré par Macha Makeïeff.

En mars 2019, il met en scène *Onéguine* d'après Eugène Onéguine d'Alexandre Pouchkine au Théâtre Gérard Philipe avec la même équipe artistique qu'*Un fils de notre temps*.

Camille de la Guillonnière – Dramaturgie et jeu

Formé à l'école Claude Mathieu, il crée sa compagnie en 2006 et monte *L'Orchestre* de Jean Anouilh, qu'il présente dans les villages des Pays de la Loire, donnant ainsi naissance au projet « La Tournée des villages ». Il monte dans ce cadre *Après la pluie* de Sergi Belbel, *Tango* de Slawomir Mrozek, *La Noce* de Bertolt Brecht, *À tous ceux qui* de Noëlle Renaude, *Le Théâtre ambulancier* de Lioubomir Simovitch, *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, *L'Hôtel du libre-échange* de Georges Feydeau et *Cendrillon* de Joël Pommerat.

Il assiste Jean Bellorini sur les auditions professionnelles de l'école Claude Mathieu. Il intervient à l'Académie, École supérieure professionnelle de théâtre du Limousin sur le passage du roman au théâtre en adaptant *Eugénie Grandet* de Honoré de Balzac.

En 2015, il est assistant à la mise en scène et joue dans *Trissotin ou Les Femmes savantes* de Molière, mis en scène par Macha Makeïeff. Il co-adapte avec Jean Bellorini et joue dans *Tempête sous un crâne* d'après *Les Misérables* de Victor Hugo, *Paroles gelées* d'après Rabelais, *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht et *Karamazov* d'après *Les Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski, créé pour le Festival d'Avignon 2016 à la carrière de Boulbon.

Hélène Patarot – Jeu

Hélène Patarot travaille au théâtre avec Peter Brook dans *Le Mahabharata*, en tournée mondiale pendant 18 mois ainsi que dans la version cinématographique. Elle joue dans *L'Os* de Tierno Bokar au Théâtre des Bouffes du Nord, également en tournée mondiale.

Elle travaille également comme costumière pour Peter Brook.

À Londres, où Hélène Patarot a vécu pendant 12 ans, elle travaille avec le Théâtre de Complicité sous la direction de Simon McBurney. Elle joue dans *Les Trois Vies* de Lucie Cabrol au Théâtre Riverside et en tournée internationale, et dans *Le Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht. Elle joue avec et sous la direction de Vanessa Redgrave dans *Antoine et Cléopâtre* de William Shakespeare ainsi que dans *India Song* de Marguerite Duras dirigé par Annie Casteldine. À Paris, elle tourne dans *Tengri* avec Marie de Poncheville. Elle interprète aussi des rôles dans *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud, *La vie est un roman* d'Alain Resnais et *Paris je t'aime* de Christopher Doyle.

Au théâtre, elle interprète le rôle d'un homme avec Dan Jemmett dans *Dog Face*. Elle joue aussi dans *Les Bas-Fonds* de Maxime Gorki avec Lucian Pintilie présenté au Théâtre de la Ville, et au Festival d'Avignon dans *Phèdre* de Jean Racine mise en scène par Anne Delbee.

Hélène Patarot adapte également des nouvelles d'Anton Tchekhov pour Lilo Baur dans le cadre du spectacle *Fish Love* présenté au Théâtre de la Ville.

Macha Makeïeff – Costumes et accessoires

Auteure, metteur en scène, plasticienne, Macha Makeïeff dirige actuellement La Criée, Théâtre National de Marseille, et s'attache à réunir autour d'une programmation théâtrale exigeante, musique, images, arts plastiques, cirque..., pour développer un projet singulier inscrit dans le tissu urbain de la ville dont elle est originaire.

Après des études de littérature et d'histoire de l'art à la Sorbonne, à l'Institut d'Art de Paris et le Conservatoire de Marseille, Macha Makeïeff rejoint Antoine Vitez qui lui confie sa première mise en scène. Elle crée avec Jérôme Deschamps une compagnie et plus de vingt spectacles de théâtre joués en France comme à l'étranger. Ils fondent ensemble « Les Films de mon Oncle », pour le rayonnement de l'œuvre du cinéaste Jacques Tati, et réalisent pour Canal+ *Les Deschiens*.

Macha Makeïeff crée l'exposition rétrospective Jacques Tati, *2 Temps 3 Mouvements* à la Cinémathèque Française, expose au Musée des Arts Décoratifs de Paris, à Chaumont-sur-Loire, à la Grande Halle de la Villette, à la Fondation Cartier où elle a créé *Péché Mignon*, performance réjouissante en 2014. Elle intervient dans différents musées, réalise un drapeau pour l'exposition Boltanski à Shanghai en 2018 et a récemment signé la scénographie de l'exposition *Venise ! un XVIIIe siècle éblouissant* au Grand Palais (sept 2018/janv 2019).

A La Criée, elle crée *Les Apaches, Ali Baba*, met en scène *Lumières d'Odessa* de Philippe Fenwick ; puis *Trissotin ou Les Femmes Savantes* de Molière, *Les Âmes offensées #1 (Les Inuit) et #2 (Les Soussou) #3 (Les Massai)* à partir des carnets de l'ethnologue Philippe Geslin ; enfin elle crée *La Fuite !* de Mikhaïl Boulgakov.

Macha Makeïeff conçoit les décors et costumes de ses créations. Elle a réalisé les costumes de *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, de *Karamazov* et d'*Erismena* de Jean Bellorini, de *Bouvard et Pécuchet* de Jérôme Deschamps, de *Sarah Bernhardt Fan Club* de Juliette Deschamps (à Perm, en Russie).

A l'opéra, elle a monté *Les Brigands* d'Offenbach, *L'Enlèvement au Sérail* de Mozart au Festival Lyrique d'Aix-en-Provence, puis *Mozart Short Cuts* au GTP, *La Veuve Joyeuse* de Franz Lehar, *Moscou-Tchériomouchki* de Chostakovitch à l'opéra de Lyon ; *La Calisto* de Cavalli, au Théâtre des Champs-Élysées, *L'Etoile* de Chabrier, *Zampa* de Hérold à l'Opéra comique, *Les Mamelles de Tirésias* de Poulenc à l'opéra de Lyon... collabore avec John Eliott Gardiner, William Christie, Louis Langrée, Christophe Rousset, et prépare un opéra de John Adams.

Elle publie des essais aux éditions du Chêne, Séguier, Seuil et Actes Sud.

Elle a dirigé une compagnie de théâtre, a été directrice artistique du Théâtre de Nîmes, soutient le Pavillon Bosio, école d'art et de scénographie.

Son spectacle *Trissotin ou Les Femmes Savantes* de Molière a emporté un très vif succès en Chine en 2018 et à La Scala Paris, en 2019.

Elle crée son prochain spectacle *Lewis versus Alice* du 14 au 22 juillet au Festival d'Avignon 2019, monte l'exposition *Trouble Fête, Collections curieuses et choses inquiètes* du 5 juillet au 21 décembre à la Maison Jean Vilar - Avignon, écrit *Zone céleste*, un livre à paraître en juillet chez Actes Sud.

Jérémy Péret – Musique

C'est au conservatoire de l'Aveyron que Jérémy Péret entame sa formation de guitariste. Élève de Christophe Louboutin, il y obtient rapidement son diplôme de fin d'études de guitare classique, puis se tourne vers le jazz, et valide le même diplôme dans cette discipline auprès de Serge Lazarevitch à Perpignan. Mais toujours passionné de musique classique, il décide de vivre à Paris pour se perfectionner auprès de Judicaël Perroy, puis intègre le Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris où il obtient son diplôme de Master en juin 2013.

Il a déjà remporté de nombreux prix de concours internationaux tels que le 3^e prix du prestigieux concours GFA aux États-Unis en 2014, et les 2^e prix des concours de Séville (Espagne), Sernancelhe (Portugal), et du concours « Robert J. Vidal » en France. En décembre 2016, il décroche le 1^{er} prix du concours de Nagoya au Japon et le 2^e prix de celui de Tokyo.

Depuis près de dix ans, il donne régulièrement des récitals en France et à l'étranger, en solo ainsi qu'au sein du Duo Solaris qu'il a créé avec le guitariste Florian Larousse.

Également fidèle à l'improvisation et à la création contemporaine, il s'associe volontiers à d'autres pratiques artistiques et participe souvent à des projets regroupant plasticiens, metteurs en scène et comédiens.

Il est souvent invité à se produire avec des formations telles que l'Orchestre National d'Île-de-France, 2E2M, ou encore l'ensemble Le Balcon, avec lesquelles il a partagé des scènes prestigieuses telles que la Philharmonie de Paris et l'Opéra Bastille.

Sa dernière grande aventure a été la création du spectacle *Vous qui savez ce qu'est l'amour*, adaptation des *Noces de Figaro* de Mozart, où l'argument est servi par une comédienne / mezzo soprano et une guitare électrique.

Enseignant, il est depuis 2011 professeur de guitare au sein du Conservatoire de Châtenay-Malabry, titulaire au grade d'Assistant Spécialisé d'Enseignement Artistique en guitare classique ainsi qu'en Musiques Actuelles.

Sébastien Trouvé – Création sonore

Sébastien Trouvé est concepteur sonore, ingénieur du son et musicien. Après ses études, il crée sa propre structure de production audiovisuelle et de développement artistique, Sumo LP.

Parallèlement, il collabore avec différents metteurs en scène, dont Jean Bellorini. En 2013, il fonde un nouveau studio d'enregistrement dans le vingtième arrondissement de Paris, le studio 237 et travaille comme concepteur et ingénieur du son à la Gaîté Lyrique à Paris.

Il est à l'origine de la création sonore de l'exposition Habiter le campement à partir du texte *Par les villages* de Peter Handke, accueillie au Théâtre Gérard Philipe. Il mène en 2016-2017 un projet de création sonore et visuelle sur la base d'un logiciel qu'il a lui-même conçu avec une classe d'accueil de Saint-Denis, travail qui donne lieu à une exposition interactive sonore et visuelle en mai 2017 au Théâtre Gérard Philipe.

Il réalise en 2017-2018 la création sonore du spectacle *La Fuite !*, mis en scène par Macha Makeïeff. Il compose aussi pour *Les Sonnets*, d'après William Shakespeare, spectacle avec de jeunes amateurs de Saint-Denis, mené par Thierry Thieû Niang et Jean Bellorini en avril 2018 et pour *Onéguine*, d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine, mis en scène par Jean Bellorini et créé en mars 2019 au Théâtre Gérard Philipe.